

On lui répéta ce qu'on lui avait déjà dit plusieurs fois :

— Aussitôt que nous aurons du travail à vous donner, nous vous préviendrons ; mais que cela ne vous empêche pas de passer de temps en temps à l'imprimerie.

Mais, si dans la plupart des imprimeries les presses commençaient à fonctionner, le travail était fort restreint et on rappelait, naturellement, les plus anciens employés. Si bon correcteur que fût Jacques Sarrue, on ne pouvait pas lui donner du travail tant que ses collègues, plus anciens que lui dans la maison, suffiraient à la besogne courante. Quant aux travaux extraordinaires, il ne fallait pas y penser encore.

En attendant, Sarrue voulut se remettre à donner des leçons. Il chercha des élèves et n'en trouva pas un seul.

Il ne voyait pas sans anxiété les jours et les semaines s'écouler rapidement.

Depuis longtemps, Georgette avait compris la situation, et elle s'était dit :

— Il faut que je travaille.

A l'insu de Sarrue, qui s'y serait peut-être opposé, elle chercha de l'ouvrage. Elle en trouva qui lui fut donné de deuxième ou de troisième main. C'était de la confection en grosse lingerie, ouvrage ingrat, toujours mal payé. En travaillant beaucoup, Georgette pouvait se trouver satisfaite quand elle avait gagné de quatre-vingts centimes à un franc par jour.

Quand Sarrue vit qu'elle travaillait, son cœur se serra douloureusement, mais il ne fit aucune observation. Que pouvait-il dire ?

Georgette parvint ainsi à reculer d'un mois la crise prévue.

Un jour, elle dit tristement à Sarrue :

— Jacques, il ne me reste plus rien de l'argent que vous m'avez remis, et pourtant j'ai été économe autant que je l'ai pu.

Le poète tressaillit, et il sentit que tout son sang reflua vers son cœur, mais se roidissant contre sa douleur :

— Georgette, répondit-il, en prenant un air souriant, j'ai enfin trouvé une leçon : deux heures tous les jours et trois francs le cachet !

Le malheureux, il avait le triste courage de mentir, mais ce mensonge était la conséquence d'une idée qui lui était venue subitement.

— Ainsi, continua-t-il, pour quelque temps nous voilà sauvés ! Demain je demanderai qu'on me fasse une avance, et, en attendant mieux, je vous apporterai une petite somme. Ma leçon commence demain, elle est de dix heures à midi. Mais je ne vous ai pas tout dit, Georgette : il est convenu qu'en plus du prix du cachet, je déjeunerai tous les jours avec mon élève. Vous le voyez, Georgette, il ne faut jamais désespérer.

— Je suis heureuse de cette bonne nouvelle, Jacques, répondit-elle ; ah ! vous n'aurez jamais tout le bonheur que vous méritez.

Le visage de Sarrue s'épanouit. Il était content de lui. Il venait de décider qu'il ne mangerait plus qu'une fois par jour, le soir, avec Georgette.

Il se montra gai comme il ne l'avait pas été depuis longtemps.

En voyant Sarrue si joyeux, il ne vint point à la pensée de Georgette qu'il pouvait la tromper.

Le lendemain, vers neuf heures, le poète sortit de sa mansarde avec un paquet de livres sous son bras, et s'en alla chez un marchand de livres qu'il connaissait.

— Je suis gêné en ce moment, lui dit-il, voulez-vous m'acheter ces livres ? Il y en a huit.

Le marchand regarda l'un après l'autre les huit volumes.

— Est-ce que vous avez beaucoup de ces vieilles éditions ? demanda-t-il.

— J'ai plus de cent volumes, que j'ai achetés dans le temps, un peu partout, répondit le poète ; j'ai, entre autres, quelques elzévir introuvables aujourd'hui. Je me déciderai probablement à vendre le tout, et si vous êtes consciencieux je vous donnerai la préférence.

— Les affaires sont mauvaises en ce moment ; vous savez sans doute aussi bien que moi la valeur de ces volumes ; je voudrais les payer leur prix, mais je ne le peux pas.

— Je sais que je ne dois pas être trop exigeant. Combien me donnez-vous des huit volumes ?

Le marchand regarda de nouveau les livres, et après avoir réfléchi un instant, il répondit :

— Cinquante francs, parce que c'est vous.

— Soit, dit Sarrue.

Sarrue était disposé à les laisser pour quarante francs.

— Si vous vous décidez à en vendre d'autres, j'espère que vous n'irez pas chez un de mes confrères, lui dit le marchand en lui comptant son argent.

— Je vous ai promis de vous donner la préférence, répondit Sarrue.

Il mit l'argent dans sa poche et sortit de chez le libraire en poussant un soupir de soulagement. Il ne se souvenait déjà plus que, le matin, en prenant les huit volumes sur la planche qui les portait, des larmes lui étaient venues aux yeux. Ce n'était pas seulement des livres, c'étaient huit de ses vieux amis qu'il venait de vendre. Lui, il serait mort de faim près d'eux. Mais il fallait donner du pain à Georgette !...

A partir de ce jour, Sarrue ne fit plus qu'un seul repas. C'était sa volonté. Il cessa de fumer et s'imposa beaucoup d'autres privations ; mais Georgette eut le nécessaire.

Maintenant qu'il connaissait le moyen de se procurer de l'argent, il n'attendait plus que Georgette lui en demandât. Il voyait lui-même ce qui restait dans la bourse, et quand le moment était venu, il faisait une nouvelle visite au marchand de livres.

C'était toujours le produit des leçons à trois francs le cachet.

L'hiver se passa ainsi.

Un jour, Sarrue remit cent francs à Georgette. Il venait de vendre ses derniers livres ayant quelque valeur.

On lui faisait toujours espérer du travail qu'on ne lui donnait point.

— Je n'ai plus rien à vendre, se dit-il amèrement et le cœur gonflé, et dans un mois, six semaines au plus tard, Georgette sera sans pain.

Il serra fiévreusement sa tête dans ses mains. — Mon Dieu, comment faire ? s'écria-t-il effrayé en présence du sombre avenir vers lequel il marchait.

Il avait porté ses meilleures poésies à divers journaux, et partout on lui avait répondu :

— On ne lit plus les vers aujourd'hui ; si nous publions une de vos poésies, ce serait pour vous être agréable, et nous ne pourrions pas vous payer. Ah ! si vous nous apportiez un bon roman, ce serait différent. Le roman-feuilleton redevient à la mode et il faut donner satisfaction aux exigences de la masse des lecteurs. Tous les journaux sont à la recherche de romans, qu'ils ont beaucoup de peine à trouver. Laissez la poésie, monsieur Sarrue, et croyez-moi, faites du roman-feuilleton.

Jacques Sarrue se dit que, en effet, c'était un excellent conseil.

Il s'était mis à chercher un sujet et avait passé quinze jours à jeter un plan sur le papier, puis il avait commencé à écrire. Mais dans la situation d'esprit où il se trouvait, tourmenté par ses inquiétudes, son imagination violente restait rétive et il faisait des efforts inouïs pour trouver des idées qui s'obstinaient à ne pas venir.

Alors s'apercevant qu'un bon poète peut ne pas être un romancier, il avait laissé sa plume se couvrir de rouille à côté du troisième chapitre inachevé de son roman.

IX

L'inspecteur de police qui avait dirigé l'expédition de la rue Vaugelas, à la suite de laquelle la dame Paumelle, sa servante, et Albertine, avaient été mises entre les mains de la justice, avaient Mouillon. C'était un homme énergique, ayant beaucoup de patience et de volonté, et une grande quelque ressemblance avec le célèbre Javert des *Misérables*, de Victor Hugo.

Bien qu'il eût eu la satisfaction de voir condamner la dame Paumelle à cinq ans de réclusion, Albertine à un an de prison, et Victoire, la servante grêlée, à deux mois de la même peine, il ne se consolait pas d'avoir laissé échapper le principal coupable dans l'affaire de la rue Vaugelas.

Un instant, il avait eu l'espoir que les révélations de la Paumelle et d'Albertine le mettraient sur les traces de celui qu'elles appelaient M. Hector ; mais celles-ci, ignorant absolument ce qu'il

était, ce qu'il faisait et où il demeurait, il éprouva un désappointement complet.

Il avait subi les reproches de ses supérieurs, et il s'était trouvé humilié, d'autant plus que ces reproches étaient justes. En effet, il était forcé de convenir que, s'il n'avait pas mis la main sur M. Hector, c'était sa faute. Il avait manqué de coup d'œil, il n'avait pas été à la hauteur de sa mission. Il se disait amèrement qu'un novice n'aurait pas été aussi maladroit. Il avait cela sur le cœur.

— Devrais-je le chercher pendant dix ans, vingt ans, s'était-il dit avec une fureur concentrée, je le retrouverai.

Du moment que ce M. Hector ne reculait pas devant le crime pour satisfaire ses passions, Mouillon ne doutait pas qu'il ne fût prêt à commettre un nouvel attentat. Mais pour le suivre pas à pas, afin de pouvoir le prendre sur le fait, il fallait le connaître. Avec les indices très insuffisants qu'il avait recueillis, Mouillon ne se dissimulait pas qu'il s'imposait une tâche difficile, sinon impossible. Mais son honneur était engagé, et il fallait le succès pour se réhabiliter à ses propres yeux.

— Si je ne me trompe pas sur cet homme, pensa-t-il, il voudra prendre sa revanche de son échec rue Vaugelas. Il continuera à poursuivre la jeune ouvrière et lui tendra certainement un nouveau piège.

Ce raisonnement était assez juste, et Mouillon pouvait espérer que Georgette lui ferait retrouver M. Hector. Il parla de son idée à son collègue et ami Ripart. Ripart était un agent de troisième ordre ; c'est Mouillon qui l'avait fait entrer dans le service de la sûreté ; plein de reconnaissance pour son ami, le dévouement de Ripart pouvait être comparé à celui d'un caniche.

— Je suis à vous corps et âme, monsieur Mouillon, dit-il, et c'est toujours avec plaisir que je ferai ce que vous m'ordonnerez.

Mouillon n'eut pas de peine à découvrir où Georgette était allée demeurer en quittant la rue de Meaux. Alors, sans que la jeune fille et Sarrue pussent seulement le soupçonner, les deux agents veillèrent sur Georgette comme deux bons chiens de garde. Elle sortait rarement ; mais chaque fois qu'elle s'éloignait un peu de la rue Saint-André-des-Arts, elle était suivie à distance par l'un ou l'autre des agents.

La guerre et les autres événements graves qui survinrent diminuèrent et firent même cesser complètement cette surveillance particulière dont Georgette était l'objet.

Quand la tranquillité fut rétablie à Paris, les deux agents reparurent rue Saint-André-des-Arts. Peu de temps après, Sarrue et Georgette ayant déménagé, ils établirent leur poste d'observation rue Galande. Mais Mouillon put faire mieux encore : une chambre étant à louer au troisième étage, juste au-dessous de celle de Georgette, Ripart, qui était garçon, en devint le locataire.

— Tu crois donc toujours que tu réussiras ? dit-il à Mouillon.

Maintenant ils se tutoyaient.

— Oui, répondit Mouillon.

— Depuis l'affaire de la rue Vaugelas, plus d'un an s'est écoulé, et bien des choses se sont passées.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Enfin, tu es convaincu que l'homme que nous n'avons pas pincé rue Vaugelas viendras se faire prendre rue Galande ?

— Là ou ailleurs, il faut que nous le retrouvions.

— Me permets-tu une observation ?

— Parle, Ripart.

— Il peut se faire pourtant qu'il ne pense plus à mademoiselle Georgette.

Mouillon secoua la tête.

— Ce qui doit être, Ripart, répliqua-t-il, c'est que M. Hector a perdu les traces de notre jeune fille. Mais tu peux être certain qu'il la cherche depuis le jour où, grâce à nous, elle lui a échappé.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.